

Le patois jurassien et les plantes : la langue comme vecteur d'un savoir populaire

Autor(en): **Verheij, Lucas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **118 (2015)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-654523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le patois jurassien et les plantes: la langue comme vecteur d'un savoir populaire

Lucas Verheij

Le patois jurassien est le témoin d'une réalité de nos ancêtres. En ce qui concerne la botanique, il contient bon nombre d'informations relevant du savoir populaire et qui sont transmises d'une génération de patoisants à l'autre. Ce savoir prend la forme de proverbes, dictons, maximes, mais est également intrinsèque à la dénomination de certaines plantes. Ce travail rassemble un certain nombre d'exemples illustrant le lien entre langage et savoir populaire et témoigne ainsi indirectement de la réalité autour de laquelle ce savoir s'est construit. Le patois, en tant que porteur de connaissances liées à un contexte donné, est l'expression d'une réalité particulière. Nous pouvons tenter d'aborder le langage à travers ce prisme et ainsi peut-être comprendre un aspect de la disparition du patois jurassien.

Avertissement général

Les mots et les proverbes patois sont traduits fidèlement, avec l'orthographe de l'auteur de l'ouvrage dont ils sont tirés. Il se peut donc qu'il y ait des variations ainsi que des imprécisions au niveau de l'orthographe, de la ponctuation ou de la syntaxe.

Introduction

«Voé qu'è y crât des tacons, léche lai terre; voé qu'è y crât des pous, aitchaute-lai. (Où croissent les tussilages, laisse la terre; où croissent des renoncules, achète-là.)» (Surdez 1930)

La sagesse populaire est à l'image de la vie des gens. La langue permet de comprendre un peu le quotidien de nos ancêtres ; dans leur façon de désigner les choses réside une partie de leur réalité. Leur relation au monde est en quelque sorte contenue dans les mots qu'ils utilisent. Ceci vaut pour les plantes également et c'est le sujet de ce travail que d'illustrer la façon dont les mots témoignent d'une façon de voir l'environnement. L'apparence des plantes, mais aussi leurs odeurs, l'endroit où elles poussent, les contraintes avec lesquelles elles nous obligent à composer, les possibilités qu'elles offrent, et d'autres éléments encore sont autant de particularités desquelles vont découler les appellations ; parfois directement dérivées du nom commun français, d'autres fois originales.

Ce langage semble appartenir à tout le monde, car ce sont les besoins qui créent les mots. Cette démarche est très empirique et étroitement liée au vécu des personnes qui vont désigner un objet par ce qu'il leur évoque, ce qu'il leur apporte – ou retire – directement dans leur quotidien.

Les proverbes, dictons, maximes ont cette même fonction d'ancrer dans les mémoires une connaissance populaire en consacrant des observations empiriques. Certains sont à prendre au deuxième degré, ou ironiquement, alors que d'autres sont très terre-à-terre et transmettent de manière pragmatique une réalité utile à qui veut bien la recevoir.

Ces deux éléments (les mots et les proverbes) sont des contenants d'un savoir populaire et les piliers linguistiques principaux sur lesquels s'appuie une certaine transmission de ces connaissances. Nous allons nous atteler ici à mettre en évidence ce que le patois contient comme connaissances botaniques et chercher à comprendre en quoi cela est lié à une relation particulière à la plante.

Méthode de recherche

« *Tchaind ç'ât qu'on ne sait pon laivoè qu'on vai on vai trop lön. (Quand on ne sait pas où l'on va on va trop loin).* »
(Surdez 1930)

Afin d'effectuer ce travail, j'ai tout d'abord rassemblé des recueils de proverbes. Le premier en regroupe plus de 600, extraits de deux volumes des *Actes* de la Société jurassienne d'Émulation de 1927 et 1929. L'ouvrage a été publié en 1930 et porte le nom *Proverbes patois jurassiens* (Surdez, 1930). Les autres sont extraits de la revue *Le nouveau conteur vaudois et romand* qui en a publié bon nombre durant les années 1950 et 1960 issus des travaux de Jules Surdez. Mais également *L'ami du patois* et *Schweizerisches*

Archiv für Volkskunde dans lesquels ont publié Henri Bron et Arthur Rossat. J'ai aussi pu en trouver quelques-uns sur le site *Djâsans – Patois jurassien*.

Pour les noms patois des plantes, je me suis basé sur le document «Vocabulaire nature» établi par Jules Surdez et inventorié dans les recherches de l'abbé Jolidon dans le «Carton Musique et chants». L'entier de cet inventaire numérisé est à trouver sur le site *Djâsans* à l'adresse <http://www.image-jura.ch/djasans/spip.php?rubrique99>. M. Jean-Marie Moine a traduit le sens littéral de tous ces noms et m'a ainsi permis de réaliser ce travail. Il m'a également fourni quelques informations sur l'utilisation de ces plantes lors d'un entretien.

Résultats

*«D'enne rôse, te n'en fais pi in graipe-tiu. D'une rose,
tu n'en fais pas un gratte-cul.» (Surdez 1959)*

Parmi les proverbes, beaucoup concernent la météo, les animaux, l'amour et les relations de voisinage notamment. Certains parlent des plantes comme une image évoquant des situations de la vie, mais finalement une minorité seulement d'entre eux ont les plantes pour véritable sujet. Quelques-uns ressortent néanmoins, en voici quelques exemples groupés par thème.

Les proverbes donnant des informations sur l'utilisation que l'on peut faire des plantes sont rares dans les recueils explorés, citons le seul exemple : «Mindj in.n pouèr – s ta voé bouèr. Mange une poire – Si tu veux boire» (Surdez, 1949) qui indique les propriétés désaltérantes de ce fruit.

Certaines plantes donnent des indices pour en comprendre d'autres. Ainsi, on apprend à voir l'abondance de noisettes comme un signe anticipant la qualité de la récolte d'autres fruits dans les proverbes suivants : «Année de noeûjéyes, année de tiœugnats. Année de noisettes, année de bâtards (de coins)» (Surdez, 1961) et «Pò d noèiéy, pò d yin. Peu de noisettes, peu de glands» (Surdez, 1949). Citons également «S l'èvin syoéra, L rejïn mèvura. Si l'osier fleurit, le raisin mûrit» (Surdez, 1949).

À l'image des tussilages et des renoncules cités en introduction pour l'estimation de la qualité d'une terre, la floraison des colchiques indique à l'agriculteur que la deuxième coupe de fourrage peut être effectuée : «Lovrattes cheuris; Voiyïns finis – Colchiques fleuris; Regain finis» (Bron 1981).

De nombreux autres proverbes lient les plantes au calendrier et à la météo. Certains sont surprenants de précision : «S'il pleut le trois mai, Cherche les noix au noyer» (Surdez, 1949). D'autres donnent des conseils : «Pour qu'ils ne pourrissent pas, il faut planter les ognonets le Vendredi-Saint» (Surdez 1949). Ces proverbes ont des incidences pratiques, car ils contiennent des

détails pragmatiques et des indices sur les plantes qui ont un intérêt pour les gens.

Ces phrases sont également transmises d'une génération à l'autre et permettent dans une certaine mesure de léguer un savoir botanique. Les noms des plantes participent à ce même processus de manière encore plus directe, car on invoque la connaissance en évoquant la plante déjà, comme nous allons le voir plus loin.

Ces appellations montrent parfaitement la relation qu'entretiennent les gens avec la plante et l'incidence qu'elle a sur leur vie. Ce que la plante évoque est lié au vécu et à l'expérience de celle-ci, ainsi qu'à ses caractéristiques objectives. Les connaissances qui sont alors mises en avant dans le nom de la plante peuvent être de nature variée: utilisation comme loisir, utilisation pour se soigner, dangerosité, ressemblances, odeur, période de poussée, caractéristiques de la plante. Nous allons en voir quelques échantillons choisis.

Citons d'abord quelques exemples d'utilisation comme loisir ou divertissement. Tout d'abord, le gaillet gratteron est cité par M. Moine: «On mettait ça dans les cheveux des filles»; en effet, ses feuilles s'agrippent et restent fixées sur les poils. Son nom ne cache rien: *tir-pouè* pour tire-poils. Un autre exemple fameux est le *tap tap* (silène enflé) que les enfants connaissent bien pour ses fleurs qui produisent un son de pétard en étant écrasées entre les mains. Ajoutons l'angélique sylvestre dont la tige creuse permet de faire un sifflet dont le son émis est probablement à l'origine du nom patois *tyu tyu*.

En ce qui concerne les propriétés thérapeutiques des plantes, deux bons exemples sont la chélidoine ou *irle é vru* (herbe aux verrues) et l'achillée millefeuille ou *irle é tchépu* (herbe aux charpentiers). La première contient un latex qui, appliqué sur les verrues, permet de les faire disparaître alors que la deuxième a des propriétés cicatrisantes et coagulantes et se révèle donc d'une grande utilité pour les charpentiers qui ont tendance à se blesser fréquemment. Il y a également l'*irle é souédj* ou herbe aux sourds désignant la bétouine dont «quelques auteurs prétendent qu'il [son suc] est propre aussi pour la surdité» (Fontenelle 1836, p. 117). La *mou a djèl* (mort au diable) désigne la scabieuse dont les vertus efficaces et variées permettent de lutter contre l'influence négative du diable. Citons encore l'*irle è bosu* (herbe aux pestiférés) – galéga officinal – plante toxique qui était utilisée au Moyen Âge pour traiter la peste (Harrison 2015).

Certaines plantes ont quant à elles hérité leur nom du danger qu'elles peuvent représenter. C'est le cas de la morelle noire également appelée *tu tchin* (tue-chien) probablement à cause de la haute toxicité de ses baies. L'épine-vinette doit vraisemblablement son nom de bois-méchant (*bô-mé-tchin*) à ses épines allongées et pointues.

Il y a beaucoup de poésie dans la manière de dénommer les plantes qui nous entourent. Cela se révèle non seulement dans leurs utilisations, mais

aussi dans ce que les plantes peuvent évoquer, que ce soient des ressemblances, une caractéristique, une odeur ou autre. Ainsi, les épillets de la brize ont inspiré le nom *glin-glin* qui désigne le petit doigt de la main; les feuilles de l'orpin blanc ont conduit à l'appellation *gély da rêt* pour guille (crotte) de rat. Le champignon pézize, quant à lui, doit assumer sa ressemblance et prend le nom de *kouèy d'èn* pour couille d'âne. Le trolle d'Europe, plus chanceux, est appelé *boton d'ou* pour boule d'or. Ajoutons ici encore la capillaire, une fougère qu'on appelle *pouè d djnàtch*, signifiant poils de sorcière.

Certaines plantes ressemblent pour leur part à d'autres espèces, mais cachent des particularités. La baie de la belladone pourrait bel et bien être confondue avec la cerise, mais est hautement toxique; on l'appelle *slij à dyèl* (cerise au diable). Le pissenlit a également un proche parent qu'est la crépide à feuilles de pissenlit, une des différences étant qu'elle est un peu plus grande, on la nomme *hàt lèz* qui signifie haut-pissenlit. Alors que les colchiques annoncent la fin de l'été, les crocus, qui leur ressemblent beaucoup, poussent au printemps; leur nom patois en témoigne: *lôvra di bontan* (colchique de printemps).

Le nom est parfois une simple description d'une caractéristique de la plante. Le cornouiller sanguin, par exemple, prend le nom de bois rouge (*roudge-bôs*). L'odeur peut également être déterminante; c'est le cas du romarin ou *chmèqu'bôs* (qui sent le bois) ou encore de l'alliaire ou herbe aux aulx (*irle é-z-à*) qui sent l'ail. La sauge sclarée a quant à elle de multiples utilisations (aromatiques, médicinales), c'est *d'lè tot bouinn* (de la toute bonne). Ajoutons pour terminer la jolie dénomination de la bugrane: *rât bu* (arrête-bœuf), car les racines résistantes de cette plante bloquaient le passage de la charrue dans les champs et forçaient les bœufs à s'arrêter (voir Bugrane épineuse, Wikipedia).

Discussion

*«Tiaind que les belouèches sont maivures, te n'ès pe fâte de
checoure le belouëchie po les faire aitchoir – Quand les
petites prunes sont mûres, point n'est besoin de secouer
l'arbre pour les faire tomber.» (Surdez 1961)*

Ces nombreux exemples ont jusqu'ici permis d'illustrer en quoi les noms patois des plantes ont un sens au-delà du simple fait de permettre de désigner un objet. Ils sont construits de manière empirique, en fonction de l'expérience liée au vécu et aux besoins du quotidien. Ils portent ainsi en eux

un savoir qu'ils transmettent, et ils témoignent d'un point de vue sur le monde que nous pouvons encore essayer de comprendre aujourd'hui.

M. Jean-Marie Moine a établi un glossaire patois-français/français-patois. Il s'attelle actuellement à le faire grandir en tentant la traduction patoise de tous les mots du *Petit Robert*. Pour ce «glossaire des mots nouveaux», il invente des traductions de mots actuels qui n'ont pas d'équivalent patois. Pour cela, il s'inspire de cette structure pragmatique que nous avons évoquée plus haut. Ceci a un double objectif: dans un premier temps, il inventorie à un moment précis la richesse du dialecte et la sauvegarde; dans un deuxième temps, il tente de le rendre actuel en inventant de nouveaux mots. Cette langue appartient en effet à tout le monde dans le sens où chacun peut l'adapter à ses «besoins» en la faisant évoluer et en la réinventant tant qu'elle est vivante. C'est justement sa manière de subsister que de s'adapter; et M. Moine a pris cette initiative.

Il est donc possible – et c'est ce qui se fait – de sauvegarder l'existant, mais le patois n'est maintenu vivant que s'il est utilisé, ne serait-ce que par une minorité. Ces connaissances botaniques populaires que nous avons traitées et qui étaient auparavant acquises en même temps que le mot devront alors être apprises; elles ne seront plus *immédiates* comme elles l'étaient lorsqu'elles appartenaient au langage de tous les jours.

Conclusion

*«L'aiveni po lai djuenance, le sæuveni po lai véyance.
(L'avenir pour la jeunesse, le souvenir pour la vieillesse).»
(Surdez 1930)*

Le sujet de ce travail n'était pas de savoir si les connaissances populaires en botanique s'appauvrissent ni, si tel est le cas, si cela est lié d'une quelconque manière à la disparition progressive du patois. Son objectif a simplement été de démontrer en quoi le patois jurassien est porteur de connaissances populaires, dans le cadre restreint de la botanique.

On peut se demander dorénavant si ce savoir répond encore à des besoins actuels. La disparition du dialecte pourrait être simplement le symptôme d'un changement de génération; les besoins et les intérêts des gens qui le faisaient vivre sont différents de ceux qui pourraient le faire vivre aujourd'hui. Ces connaissances qui disparaissent sont celles de nos ancêtres, nous ne vivons pas la même réalité qu'eux. Les langues d'aujourd'hui sont les témoins d'un autre contexte, et à leur tour elles portent des connaissances plus actuelles, liées à une manière contemporaine d'appréhender le monde.

Remerciements

Un grand merci à M. Jean-Marie Moine pour son aide précieuse dans la traduction des noms patois des plantes. Merci également à MM. Joseph Chalverat et Bernard Chapuis de m'avoir fourni des documents précieux et de m'avoir indiqué la bonne direction à suivre.

Lucas Verheij est étudiant en troisième année de Bachelor en Biologie & Ethnologie à l'université de Neuchâtel. Il a grandi dans le canton du Jura et est depuis longtemps attiré par l'humain dans sa dimension sociale. Le patois l'a toujours attiré sans qu'il ait jamais eu l'occasion de l'apprendre, et il s'est pris d'intérêt plus récemment pour les plantes dans ce qui les relie à l'être humain (utilisations, croyances).

BIBLIOGRAPHIE

- Bron H. 1981 : Vieux dictons et maximes en patois jurassien. *L'ami du patois : trimestriel romand* 9 (1), 194.
- Bugrane épineuse. Wikipédia, *l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 24 juillet 2015, [consulté le 19 août 2015]. Disponible à l'adresse: http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Bugrane_%C3%A9pineuse&oldid=117134231.
- Fontenelle J. de 1836: *Nouveau dictionnaire de botanique médicale et pharmaceutique*. Librairie encyclopédique Roret, Paris.
- Harrison M. 2015: *Plants and the Plague: The Herbal Frontline*. Raleigh. Disponible à l'adresse: www.lulu.com.
- Surdez J. 1930: *Proverbes patois jurassiens*. La Bonne Presse du Jura, Porrentruy.
- Surdez J. 1949: Proverbes, pensées, dictons et pronostics patois recueillis à Ocourt. *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* 46, 1-34.
- Surdez J. 1959: Proverbes patois jurassiens. *Le nouveau conteur vaudois et romand* 86 (7), 189.
- Surdez J. 1961: Proverbes patois jurassiens: (suite). *Le nouveau conteur vaudois et romand* 88 (7), 190.

